

paroles d'adultes

essai de [définition]

SE DEPLACER ◇

C'est investir un autre lieu, aller chercher ailleurs ce que l'on ne peut trouver là où on se situe, changer littéralement de place. Le déplacement constitue ainsi ce moment où l'on est poussé, par le désir ou par la contrainte, à s'exposer à un espace différent de celui où on se trouve. Une action qui se niche à des degrés divers au cœur de la vie quotidienne de chacun.

Derrière ce mot se cachent pourtant un certain nombre de questions fécondes pour interroger le monde qui nous entoure. Alors, afin d'étoffer l'idée que l'on se fait de cette notion à l'apparence banale, tentons de mettre en avant différentes facettes que recouvre le mot *déplacement* et observons comment elles se manifestent dans quelques œuvres d'art contemporaines.

Il revient à l'artiste
d'insérer ses
constructions et
ses gestes, ses propres
déplacements, pour
faire oeuvre et pour,
en passant, poser
une différence
dans le monde.

Thierry Davila

Le déplacement comme interstice

Le verbe *se déplacer* ne marque ni point de départ, ni point d'arrivée. Au moment où je me déplace je suis en effet entre deux lieux, dans l'interstice. Parce que le mot indique un mouvement en train de se faire, il nous permet d'échapper pendant un temps à l'idée d'une destination, d'un résultat, d'une

fin. Que peut-il se passer quand un artiste cherche à échapper au fini, à l'inerte ? Il peut tenter de faire du déplacement l'œuvre elle-même, à l'instar de Francis Aljys, artiste pluridisciplinaire d'origine belge.

Dans sa pièce *The loser/The Winner*, le processus donne à voir son déroulement puisque que l'œuvre consiste en une action pendant laquelle l'artiste *déroule* littéralement son pull au cours d'un trajet entre deux musées de Stockholm. Francis Aljys entame une marche en laissant derrière lui l'extrémité d'un fil de laine par lequel se défait progressivement son tricot. Ce faisant, il affirme la primauté du déroulement sur le processus : le déplacement et sa trace deviennent l'œuvre elle-même, c'est l'interstice lui-même qui est matérialisé.

Ainsi, *The loser/The winner* est une œuvre qui, avec d'autres, invite le spectateur à remettre en question la primauté de l'objet fini et du résultat sur l'action. Celui-ci ne peut jamais appréhender l'œuvre dans sa totalité : l'œuvre s'accomplit à l'intérieur du déplacement pour lui aussi. Le mot *déplacement* représente en ce sens une invitation à penser dans l'interstice, une invitation à échapper, au moins pendant un temps, à la question de la destination.

Le déplacement comme risque

Il n'y a pas de déplacement sans perte : le lieu où je vais n'a forcément pas exactement les mêmes propriétés que celui dont je suis issu. Derrière la notion de déplacement, il y a donc nécessairement une mise en danger et une forme de perte, que celle-ci soit infime ou immense. Et à travers leurs œuvres, certains artistes ont mis en évidence le danger lié au déplacement et se sont attelés aux questions suivantes : Quelles sont les limites au-delà desquelles les risques liés au déplacement deviennent trop grands pour l'artiste ? Prendre un risque, est-ce nécessaire pour atteindre la beauté ?

On peut prendre l'exemple radical de l'artiste hollandais Ben Jas Ader qui, à travers sa pratique extrême du voyage, a expérimenté les limites du corps en déplacement et y a laissé sa vie. Sa dernière performance, intitulée *In search of the miracoulous*, devait être composée de trois parties, et le voyage était la matière centrale de l'oeuvre. L'artiste a tenté de traverser l'Antarctique en solitaire, à bord du plus petit bateau jamais utilisé pour cette performance. Un chœur était prévu pour son arrivée en Europe mais l'artiste a disparu en mer.

Au-delà du caractère absolu de la trajectoire de cet artiste, cette démarche nous invite à questionner nos propres déplacements : n'y a-t-il pas toujours un risque derrière les pas que je fais pour aller vers la beauté ? Que sommes-nous prêts à perdre pour ne pas faire l'épreuve de l'immobilisme ? En ce sens, Ben Jas Ader a fait du déplacement une prise de risque nécessaire pour aller vers ce qui pourrait être miraculeux.

Le déplacement comme durée

Afin de rendre compte du déplacement, le photographe Bernard Plossu en fait l'expérience en produisant des photographies qui sont le symptôme du défilement du temps et de la vitesse de sa déambulation. Il photographie souvent à partir d'un mode de transport, captant à la fois les paysages qui défilent et des éléments qui révèlent sa présence à bord du véhicule. Pour son œuvre *Train de Lumière*, il a par exemple effectué le trajet mythique La Ciotat – Lyon – La Ciotat en hommages aux frères Lumière et capté des images des paysages perceptibles depuis le train : une manière de rendre visible la durée de ce voyage.

Et enregistrant le passage du temps au cours d'un voyage en train, l'artiste nous invite à questionner le rapport que nous entretenons avec la durée de nos déplacements. Aujourd'hui, tout se passe en effet comme si le déplacement était mis entre parenthèse, comme s'il n'était qu'un intermède entre le départ ou l'arrivée. Il est rarement vécu pleinement par celui qui se déplace, au point que l'expérience du voyage semble vouée à disparaître au sein d'une époque prônant l'arrivée généralisée. En faisant de ses déplacements autant d'expériences visuelles, Bernard Plossu nous invite à habiter nos déplacements à notre tour.

En insérant dans le monde des déplacements aux qualités diverses, ces œuvres éclairent différentes facettes du déplacement, sur lesquelles on ne s'arrête que rarement, pris dans nos trajectoires quotidiennes. Elles viennent nous rappeler que chacun d'entre eux est l'occasion de profiter d'un interstice. Elles mettent en avant l'idée d'un risque, qui sous-tend chacun de nos déplacements. Elles nous permettent enfin de nous souvenir qu'un déplacement c'est avant tout une durée, un moment en soi. En ce sens, elles posent *une différence dans le monde*, pour reprendre les mots de Thierry Davila.

Lauranne Winant